L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. — NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 28 SEPTEMBRE 1891. — 65ème Année

Dufour & Bouquet, Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 28 SEPTEMBRE 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Le discours de M. de Freycinet à Vendeuvre.

Le discours que M. de Freycinet vient de prononcer à Vendeuvre mérite l'approbation de tous les Français; nous ne lui marchanderons pas la nôtre—dit le *Journal des Débats*. Il était difficile de mieux dire, en termes plus justes et plus mesurés, avec plus de convenance, avec plus d'à-propos. La parfaite simplicité de ce discours en rehausse le mérite à nos yeux. A quoi bon, d'ailleurs adopter le mode oratoire? Les faits ne parlent-ils pas assez clairement pour se passer de rhétorique? M. de Freycinet, à la fois président du Conseil et ministre de la guerre, se trouvait au centre de la plus grande concentration de forces militaires qui ait eu lieu en temps de paix; des manœuvres importantes venaient de se dérouler et avaient donné de bons résultats; nos soldats, si vifs et si alertes, couvraient dans tous les sens une immense étendue de territoire; les généraux sur lesquels la France compte le plus, se pressaient autour du ministre. Le cadre avait trop de grandeur pour qu'il fût opportun de forcer la voix. M. de Freycinet s'est rappelé sa double qualité de chef de l'armée et de chef du gouvernement. Quelques mots lui ont suffi pour caractériser la situation militaire et la situation politique. Au milieu de tout cet appareil de guerre, la confiance dans notre force avait à peine besoin d'être affirmée; M. de Freycinet a voulu surtout inspirer confiance dans notre sagesse. Son discours si net et si ferme, tombant au milieu du silence que prescrivent les règlements de l'armée, n'en a produit que plus d'effet. Les physionomies seules trahissaient l'impression ressentie. Une telle scène, dans les circonstances qui l'accompagnent, a une valeur qui ne saurait échapper à personne.

"Ne nous lassons pas, a dit M. de Freycinet, de perfectionner et de fortifier notre armée. Elle est un des éléments, et non des moindres, de notre influence dans le monde. Elle a sa part dans les événements dont se réjouit votre patriotisme." Oui, certes! sa grande part. Le monde est ainsi fait que nul n'y obtient d'autre respect que celui auquel sa force lui donne droit. M. de Freycinet a été ministre des affaires étrangères avant d'être ministre de la guerre: il sait parfaitement qu'avec toute l'habileté possible nous n'avons d'autre diplomatie que celle qui est en rapport avec l'importance de nos armées de terre et de mer. Il a un sens très délié et trop exercé des réalités pour médire du militarisme. Le lieu aurait d'ailleurs été mal choisi. L'armée, telle qu'il venait de la voir manœuvrer, est, dans notre démocratie, la meilleure école de dévouement, d'abnégation, de discipline et de patriotisme. Elle ne pourrait faiblir sans que la vertu même de la nation en fût amoindrie. Mais, loin de faiblir, elle se fortifie tous les jours. "Ses progrès, a dit M. de Freycinet, ses progrès que l'Europe voit et auxquels la France applaudit, inspirent aux uns la confiance, aux autres le respect.... Personne ne doute que nous soyons forts; nous prouverons que nous sommes sages." Après le ministre de la guerre, c'est le président du Conseil qui parlait.

"Nous saurons garder, a-t-il dit, dans une situation nouvelle, le calme, la dignité, la mesure, qui, aux mauvais jours, ont préparé notre relèvement." La situation est nouvelle, en effet. Depuis quelques mois, depuis quelques semaines, des événements se sont passés qui ont fait apparaître une Europe imprévue du plus grand nombre. La France républicaine a rencontré des sympathies qui n'ont pas hésité à se manifester officiellement, on sait avec quelle allure franche et résolue. C'est à elle-même, il est permis de le dire, qu'elle doit ce retour de justice et de fortune. Elle a prouvé qu'elle pouvait vivre, qu'elle pouvait se défendre à l'intérieur, désarmer les factions, mieux encore les apaiser. Malgré des fautes regrettables et que nous n'avons pas cessé de combattre, la République a été conservatrice au moins autant que les gouvernements qui avaient précédé. Enfin, comme l'a dit M. de Freycinet, elle s'est montrée capable de l'"esprit de suite qui ne le cède à celui d'aucune monarchie". Si cet esprit s'est manifesté quelque part avec une particulière évidence, assurément c'est dans la reconstitution de nos forces militaires. Il serait injuste de ne pas en faire honneur à tous les partis, car tous ont concouru à cette œuvre nationale: la République en a profité sans doute, la France plus encore. Le moment est venu où, par l'effet lent mais sûr de ces causes diverses, de vieux préjugés sont tombés en Europe. On a cru à la durée de notre gouvernement; on a constaté notre force; il a bien fallu reconnaître notre modération. Un long travail s'est fait sourdement dans les esprits et tout d'un coup le résultat en est apparu. Il en est des nations comme des hommes, le temps est nécessaire à asseoir leur considération; le jour vient enfin où elles se montrent fortement établies. Ce jour est venu pour nous. Nul ne peut en revendiquer exclusivement l'honneur; il est celui de tout le monde; il n'appartient qu'à la France; mais c'est être équitable d'en attribuer la plus large part à notre armée qui n'a pas cessé de travailler en silence, au milieu de nos bruyantes et quelquefois si vaines agitations.

Ce qui nous plaît, dans le discours de M. de Freycinet, c'est que la constatation d'une situation nouvelle se complète par l'affirmation d'une politique qui ne sera pas changée. Nous ne parlons pas, bien entendu, des détails de notre politique intérieure; beaucoup de choses pourraient très utilement y être modifiées, et elles le seront un jour ou l'autre; mais au dehors nous continuerons de prouver "que nous sommes sages." N'est-ce pas le moyen de conserver les sympathies que nous avons su inspirer? La France, qui a couru jadis tant d'aventures, pour elle-même quelquefois, par les autres le plus souvent, a renoncé à son apostolat humanitaire et son humeur batailleuse. Après avoir trop longtemps obéi à toutes les impatiences, elle a aujourd'hui fait entrer le temps dans son jeu, et elle n'a pas à s'en repentir, car le temps travaille ouvertement pour elle. On a pu s'en convaincre depuis quelques mois. Le cours naturel des choses nous est trop favorable pour que nous commettions l'imprudence de le brusquer ou de le violenter. Si jamais nous avons eu raison d'être pacifiques, c'est au moment où nous sommes: jamais, en effet, nous n'avons pu pratiquer la paix avec plus de dignité. Loin donc de changer notre politique extérieure, nous devons y persévérer avec une conviction plus forte. Telle est la pensée qui se dégage du discours de M. de Freycinet. Elle franchira les frontières, et nous espérons qu'elle apportera partout cette confiance dans la paix dont l'Europe a un si grand besoin pour continuer les œuvres de civilisation qu'elle a noblement entreprises sur toute la surface du globe.

Le petit Gaston avise une enseigne sur laquelle on lit:

Pension pour chevaux.

—Dis donc, maman, les chevaux vont donc à la pension pour apprendre?
—Sans doute.
L'enfant, rêveur:
—Ah! je comprends alors pourquoi les chevaux ne sont pas des ânes.

Echo d'une récente élection législative en province.

Un journaliste, défendant avec énergie son candidat, avait écrit: "Son talent n'est pas de ceux qui se louent, mais de ceux qui s'affirment."

Les typographes ont composé: "Son talent n'est pas de ceux qui se louent, mais de ceux qui s'afferment."

Le candidat a été blackboulé.

FEUILLETON.

COLIBRI.

Grand roman inédit

—PAR—

FRANCISQUE ALLOMBERT.

TROISIEME PARTIE.

JUSTICIER.

(Suite.)

—Un horrible accident.... Descendez vite.... Dites à votre femme de venir; elle restera avec moi, pendant que vous irez à Pierre-Bénite.

Le jardinier et sa femme ne tardèrent pas à accourir, à demi-vêtus.

Solange avait peine à se soutenir.

—Oh! madame, dit la femme, qu'est-il donc arrivé?

—J'ai entendu deux coups de feu, je suis descendue, et j'ai trouvé M. le comte et sa fille mortellement atteints......

—Mon Dieu! mon Dieu! disait le jardinier....

Et il se mit à courir dans la direction de Pierre-Bénite.

Pendant ce temps, Solange, accompagnée de la femme du jardinier, était rentrée au château.

Tant qu'Hernandès avait été là, elle avait pu, par un effort vaillant, paraître calme, mais, à cette heure, il y avait de l'égarement dans ses yeux. Etait-ce bien vrai, ce qui s'était passé? Ne marchait-elle pas au milieu d'un épouvantable cauchemar?

Le jardinier n'avait pas perdu de temps, et bientôt il fut de retour, amenant avec lui un médecin.

Celui-ci, en apprenant qu'on le demandait au château, avait fait atteler sa voiture et, y faisant monter le messager à côté de lui, avait vigoureusement fouetté son cheval.

Solange, en entendant le bruit de la voiture, vint sur le perron.

—Qui est là? demanda-t-elle.

—Le médecin, madame.

—Oh! venez vite, monsieur, venez!

Solange le conduisit dans la salle à manger, et devant ces deux cadavres, le médecin ne put réprimer un mouvement d'effroi.

Il se pencha sur le corps d'Edmée, puis sur celui du comte.

—Morts! dit-il...... tous les deux morts!

Et, il se retourna vers la comtesse de Givres:

—Expliquez-moi, madame.... fit-il.

Solange allait parler....

—Mais non, dit-il, ce qu'il faut avant tout, c'est prévenir le Parquet...... Ces deux corps ne peuvent rester ainsi...... Pouvez-vous envoyer votre domestique à Blancheville? Il prendra ma voiture et je l'attendrai.

—Oui, répondit Solange, faites.... je m'en remets à vous....

—Pauvre femme! murmura le docteur.

Le jardinier s'empressa d'obéir au docteur.

Celui-ci, avec une sympathie empreinte de pitié, dit à Solange:

—Maintenant, sortons d'ici, fit-il; vous ne pouvez rester en présence d'un tel spectacle....

Solange, en effet, chancelait.

Le médecin s'approcha d'elle, la força à s'appuyer sur lui et la conduisit dans une pièce voisine.

Alors, de nouveau, le médecin interrogea la comtesse sur la cause du drame.

—La soirée s'était passée comme d'habitude, dit-elle d'une voix tremblante.... J'avais accompagné la fille du comte dans sa chambre, et j'étais dans mon appartement.... Avant de se retirer chez lui, le comte avait l'habitude de rester seul dans la salle à manger; il veillait là pendant quelques instants.... Soudain, j'ai entendu deux coups de feu.... Je me suis précipitée hors de ma chambre pour accourir ici, et quand je suis entrée, j'ai vu, étendus sur le parquet, le corps de mon mari et celui de sa fille.

En l'écoutant, le médecin hochait la tête, d'un air profondément attristé.

Solange, épuisée par la suite de l'effort qu'elle s'était imposé, termina son récit par des sanglots.

Les paroles ne pouvaient plus sortir de sa gorge.

Elle pleurait.

Le médecin respecta sa douleur, assis à côté d'elle, attendait l'arrivée du Parquet.

Cette lugubre veillée fut longue et douloureuse.

Solange songeait au terrible drame qui venait de se dérouler, elle songeait à l'épouvantable révélation que lui avait faite Hernandès.

Son mari, un assassin!.... Certes, elle méprisait M. de Givres, elle ne pouvait avoir que de la haine pour cet homme qui n'avait pas reculé devant la plus ignominieuse machination pour faire d'elle sa femme..... Mais qu'il eût commis un crime, qu'il eût tué, qu'il eût laissé condamner un innocent à sa place, cela comment aurait-elle pu le supposer?

Et cet argent qu'il avait volé à sa victime, c'était peut-être celui qu'il avait apporté au père de Solange, le jour où, en échange de la somme qu'il lui donnait pour le sauver du déshonneur, il exigeait de lui sa fille!....

Le crime remontait à vingt ans, et il y avait vingt ans aussi que Solange était devenue la femme de M. de Givres....

A cette pensée, elle frémissait.

Et alors, elle pensait au long martyre enduré par Hernandès.

Ainsi donc, c'est par M. de Givres qu'il avait souffert, qu'il souffrait encore.

C'est M. de Givres qui avait assassiné Jean François Aubert, et la fatalité avait voulu maintenant qu'au lieu de venger le fils de la victime, ce fût son enfant à lui, celle que Paul Aubert aimait, qui tombât frappée à mort!

Pauvre, pauvre Edmée! martyre jusqu'au bout!....

Solange en évoquant son nom, sentait les sanglots l'étouffer.

Oh! elle comprenait bien ce qui s'était passé ensuite.... Elle en tremblait....

Mais est-ce que Hernandès n'avait pas le droit d'agir comme il l'avait fait?....

Et, dans sa pensée, elle le voyait, justicier inexorable, saisissant l'arme du comte et faisant feu....

....Le jour se levait quand la femme du jardinier vint dire que les magistrats étaient là.

Jusqu'à leur venue, les deux cadavres étaient restés dans leur position première: Edmée, affaissée, pliée en deux, la tête comme enfouie dans ses cheveux défaits; le comte Raymond, rigide, la figure encore contractée; une tache de sang noir faisait comme une barre sur sa joue: près de lui était un revolver.

Solange, questionnée de nouveau, répéta ce qu'elle avait déjà dit au docteur.

Les magistrats se consultaient, cherchaient à comprendre ce qui avait dû se passer.

Des malfaiteurs s'étaient-ils introduits dans le château pour voler et, ayant été surpris, avaient-ils tué le comte et sa fille?

Pas un instant, cette hypothèse ne pouvait être admise.

D'abord, il n'y avait nulle part trace de vol.

Puis, l'arme du crime était là: elle appartenait à M. de Givres; elle avait été détachée de la panoplie, et c'est avec cette seule arme que le comte et sa fille avaient été tués.

On ne pouvait arriver qu'à une conclusion: le comte s'était emparé du revolver, avait fait feu sur sa fille et s'était ensuite suicidé.

Mais pourquoi la malheureuse femme, à demi-vêtue, était-elle sortie de sa chambre?

La pauvre folle avait, sans doute, été en proie à une hallucination.

Alors, peut-être, le comte, brusquement surpris dans une songerie, avait saisi l'arme et tiré sans réfléchir; puis, il s'était tué de désespoir, après avoir reconnu sa fille.

Les magistrats ne s'arrêtèrent pas longtemps à cette supposition.

L'enquête ne tarda pas à démontrer qu'on se trouvait en présence d'un drame de famille.

Les magistrats apprirent que le comte de Givres n'avait jamais pardonné à sa fille d'avoir été la maîtresse de Paul Aubert.

Edmée avait disparu pendant vingt ans; puis, tout-à-coup, elle était revenue.

Le comte était alors venu habiter avec elle et sa femme ce château qui était resté jusque-là abandonné.

Pour les magistrats, il n'était pas douteux que M. de Givres avait quitté Paris pour empêcher qu'on ne vît sa fille et que l'histoire de cette malheureuse ne fût connue, racontée, répétée.

A Blancheville et à Pierre-Bénite, on n'ignorait pas que le comte considérait comme une honte irréparable l'amour de sa fille pour le parricide Aubert; il avait évidemment eu peur que cette honte, revivant après vingt ans, ne rejaillît sur lui-même.

Dans le château de Givre, du moins le scandale était étouffé.

Et, à coup sûr, voici ce qui était arrivé:

Edmée, dans sa folie, avait surgi devant le comte, elle avait, comme cela lui arrivait souvent, prononcé le nom de son amant, elle avait parlé de son amour.

Alors, dans une explosion de rage, le comte s'était levé, outragé dans son orgueil, et tout ce passé qu'il avait cru oublié et qui se dressait de nouveau devant lui, l'avait exaspéré follement.

Il avait vu rouge, s'était emparé de l'arme, avait pressé la détente....

Le comte, de l'avis de tous, était un homme emporté, violent.

Puis, le crime commis, en présence de cet acte monstrueux, le sang froid lui était revenu. Il avait deviné toute l'horreur de sa situation. Et, résolument, il s'était donné la mort.

L'enquête fut vite close.

M. de Givres portait un grand nom, et les magistrats crurent bon de ne pas dire tout la vérité.

Puisque le crime était expié, ils pouvaient le taire.

On ne fait pas le procès des morts.

A Pierre-Bénite, à Blancheville, on sut peut être ce qui s'était réellement passé, mais à Paris on crut à un accident.

M. de Givres, raconta-t-on, avait, en maniant une arme, blessé mortellement sa fille: fou de douleur, il s'était brûlé la cervelle à côté de son cadavre.

Le Parquet avait délivré le permis d'inhumer.

Solange, vers qui toutes les sympathies se portaient et qui, dans le malheur qui la frappait, recevait l'expression attristée de la pitié de tous, télégraphia à Georges de Someville de prévenir sa mère à l'insu de Colibri.

Il fallait préparer la pauvre enfant à cette terrible nouvelle.

Mme de Someville accourut et tomba dans les bras de Solange.

Elles s'embrassèrent comme deux sœurs.

Les funérailles du comte et de sa fille se firent au milieu de la consternation générale.

Solange et Mme de Someville marchaient derrière les cercueils.

La comtesse avait retrouvé, dès l'arrivée de la mère de Georges, son énergie morale qui commençait à faiblir dans la solitude où elle se trouvait.

Mme de Someville avait la cruelle expérience des douleurs et des épreuves: elle savait consoler.

La haine qu'elle éprouvait pour son frère disparut devant la mort: du fond du cœur, elle lui pardonna ignorant qu'il fût un criminel.

A la pensée d'Edmée, elle pleura longuement.

La pauvre innocente, la pauvre éprouvée avait trouvé enfin le repos!

Quand le caveau de la famille de Givres, dans le cimetière de Pierre-Bénite, se ferma sur le dernier du nom et sur sa seule enfant, Mme de Someville et Solange revinrent au château.

Elles marchaient silencieuses.

Il faisait un temps gris et une impression de tristesse profonde était dans la nature.

Elles ne disaient rien.

Dans leurs longs vêtements de deuil, elles allaient comme deux ombres.

Soudain, elles se regardèrent et leurs yeux se comprirent.

Le même sanglot souleva leurs poitrines et le même nom vint expirer sur leurs lèvres tremblantes:

—Colibri!

Comment l'enfant qui avait été si heureuse du retour de sa mère, qui l'entourait de son amour, de ses soins, d'une véritable idolâtrie, comment apprendrait-elle la mort de sa mère?

Au moment du départ, lorsque la comtesse de Givres était venue dans la maison de la rue des Feuillantines pour prendre Edmée par la main et la conduire chez son père, Colibri, malgré les paroles de Mme de Someville, qui lui avait dit que ce voyage était une chance de salut pour Edmée, Colibri, malgré l'appui de Georges, malgré l'impression d'émouvante bonté qui se dégageait de Solange, malgré tout, n'avait pu s'empêcher d'éprouver, lorsque sa mère allait franchir la porte de cette maison où était pour elle la maison de la quiétude et des caresses douces, une brusque sensation qui lui avait serré au cœur et dont elle s'était alarmée comme d'un avertissement funeste.

Pendant un instant elle eut l'envie de courir à sa mère, de l'empêcher de monter dans la voiture, de la reprendre dans ses bras de lui dire: "N'y vas pas, maman, reste avec moi!"

Mais ceux qui l'entouraient, et qui étaient si bons et si dévoués, qui ne voulaient que son bonheur, lui criaient tous:

—Il le faut!

Et la comtesse de Givres lui avait dit d'une voix si convaincue: "Fiez-vous à moi!" qu'elle avait courbé la tête.

Sa mère était partie.......et elle ne la verrait plus!

Quand Mme de Givres et Mme de Someville revinrent à Paris, après la funèbre cérémonie de Pierre Bénite, la mère de Georges s'était chargée de la mission de prévenir Colibri de tous les ménagements possibles

Elle était attendue rue des Feuillantines.

Colibri surtout était impatiente et fiévreuse.

On lui avait dit que sa mère était malade, et elle pensait que Mme de Someville était allée la chercher et qu'elle la ramenait avec elle.

Elle était anxieuse.

Lorsque Mme de Someville parut seule, avec une expression de douleur sur son visage, Colibri resta toute droite, sans un mouvement, sans un mot, sans un geste.

Très pâle, il lui sembla que son sang l'abandonnait, qu'elle allait s'anéantir.

Sa tête tourna dans un vertige; elle chercha d'une main tremblante un appui, un soutien.

Georges la reçut dans ses bras.

La jeune fille avait tout deviné.

D'une voix faible, elle murmura:

—Maman! ma pauvre maman!

Puis, elle se redressa comme dans un élan de colère et d'indignation.

—Je n'aurais pas dû l'abandonner, s'écria-t-elle, je n'aurais pas dû la laisser partir!

Mais cette révolte ne fut qu'un éclair. Sa grande douleur se fondit dans les larmes.

Elle se laissait aller dans les bras de son fiancé, comme dans un refuge de paix, de douceur, de consolation.

Elle pleurait.

Tous les Berlanger, Mme de Someville et Georges, se taisaient, violemment émus.

Pendant de longs jours, Colibri resta courbée sous le coup qui venait de la frapper.

En ses vêtements de deuil, elle était pâle, mélancolique.

Ses yeux n'étaient plus illuminés par la grâce riante; ils étaient assombris par une expression de douleur qui était parfois comme une supplication d'émouvante pitié.

La date de son mariage avec Georges avait été reculée en raison du double malheur qui frappait Mme de Someville et Colibri.

La jeune fille s'absorbait parfois dans une rêverie silencieuse où ses yeux regardaient fixement les choses invisibles que sa pensée évoquait.

On eût dit alors qu'il y avait comme une lutte sourde en elle, et elle palpitait d'émotion comme si, éperdue, elle allait découvrir le secret de sa vie.

Son amour, cependant, n'avait pas faibli.

Elle aimait Georges comme elle l'aimait le jour où elle avait cru mourir en apprenant sa blessure, comme elle l'aimait quand ils s'égaraient tous les deux sous les bois, les mains enlacées, courbés l'un vers l'autre.

Cet amour devait être son salut; c'est par lui qu'elle allait renaître à la jeunesse, à la vie, à l'espérance!

Son premier sourire, encore voilé d'une tristesse infinie, fut pour Georges, et ce sourire passa sur le cœur du jeune homme comme un de ces souffles tièdes qui, à la fin de l'hiver, annoncent le retour du soleil et préparent l'éclosion des fleurs.

Pendant ce temps, où était Hernandès?

Après le drame du château de Givres, il était retourné auprès de Martial Hubert et lui avait raconté ce qui venait de se passer.

L'agent conseilla à Hernandès de disparaître au plus tôt.

C'est ce même avis que lui avait donné Solange, songeant à la sécurité d'Hernandès avant même de penser à elle, en présence des cadavres de M. de Givres et d'Edmée.

—On va ouvrir une enquête, dit Hubert; des agents peuvent être envoyés ici, et vous n'échapperiez pas à leurs recherches.... Puisque personne ne vous a vu ni reconnu, partez.... Ici, vous seriez Paul Aubert; si vous retournez à San Francisco, vous pourrez n'être que M. de Hernandès.

—Retourner là-bas! s'écria Hernandès, m'en aller avant que j'aie pu suivre au cimetière le cercueil de celle que j'aimais, avant que j'aie assuré le sort de ma fille, avant que je sache comment Mme de Givres résistera à tant d'épreuves!....

—Ce n'est plus pour longtemps, maintenant, dit Martial Hubert.... Il faut que vous ne soyez plus là pour que l'oubli se fasse.... Et quand on aura oublié, cette fois, ce sera pour toujours, puisque votre œuvre est terminée, puisque tous ceux qui avaient été la cause de vos souffrances ont été châtiés....

—Hélas! murmura Hernandès en pensant à Edmée, il n'y a pas que les coupables qui soient morts!....

Enfin, il finit par se rendre aux conseils d'Hubert.

Hernandès reprit le chemin qu'il avait parcouru déjà, lorsqu'il s'était échappé de la prison comme un criminel.

Cette route qu'il avait autrefois faite, maintenant, comme étourdi par les coups du malheur qui s'était abattu sur lui, il la refaisait encore, toujours dans les ténèbres, le cœur étreint, l'imagination saisie, l'âme épouvantée.

La scène terrible était devant ses yeux.

Edmée échevelée n'avait été qu'une apparition.

Il lui semblait qu'au contact de son corps quand elle était tombée dans ses bras, il avait éprouvé le frissonnement d'autrefois.

Elle l'avait reconnu, puis elle était morte.

Morte!....

Après une séparation si longue, après les angoissantes alternatives d'espérance et de déception, il n'avait fait qu'entrevoir le bonheur, et c'en était fait.

Il se comparait à un homme qui, sur la rive, contient dans la tranquillité de la mer illuminée de soleil, voit voguer vers lui, avec la hâte d'arriver, le navire qui porte sa bien-aimée.... Elle est sur le pont, frémissante d'une ardeur impatiente.... Il voit déjà son visage, reconnaît ses yeux où brûle le feu d'amour, et il tend les bras vers elle!.... Puis, une saute folle de vent, le soleil obscurci, la mer soulevée, la tempête soudaine, et plus rien!.... Le navire a disparu dans les profondeurs mystérieuses, et les vagues, complices de la mort, se heurtent avec un sinistre mugissement, écumantes, furieuses sous le vent qui les bat....

C'est ainsi qu'il semblait à Hernandès que les choses terribles de la nature se mêlaient à son infortune et à sa douleur.

Il marchait dans la nuit, et tout était confus dans son cerveau, que la fièvre mettait en feu.

Il se revoyait soudain, comme dans une étrange clarté, prêt à frapper le comte de Givres au nom de la justice et de la vengeance, et l'impitoyable fatalité voulait encore qu'Edmée fût la première victime....

Et Solange?.... Elle avait compris tout de suite, elle était restée calme et grave, généreuse et loyale comme il l'avait pressenti, comme il l'avait devinée, elle avait pleuré de sa douleur, auprès du cadavre de la martyre; elle avait mêlé ses larmes aux larmes de l'amant fidèle.

Elle était restée là bas, entre les deux morts: que ferait-elle?

Et Colibri, son enfant, la fille de la pauvre morte,—leur enfant?

Il s'imaginait parfois qu'il fuyait encore comme vingt ans auparavant avec la responsabilité d'un crime dont ses mains étaient innocentes!

XXI

BONHEUR

Un an s'est écoulé.

Le temps, qui parfois n'efface pas les douleurs, les atténue toujours.

Hernandès, qui était retourné à San Francisco auprès d'André Chédoine, avait pu pour la seconde fois revenir en France; mais, maintenant, le calme était en lui, autour de lui.

Il n'était plus sombre comme autrefois. Il n'avait plus dans le regard cette expression d'une âme désolée qui était d'une si poignante tristesse. Il paraissait résolu, confiant et fort. Son visage calme et fier reflétait l'image de son cœur apaisé et de sa conscience tranquille.

Il avait été, à l'heure tragique de la mort d'Edmée, soutenu par l'idée de justice: il n'avait pas faibli, et la fin violente de cet amour dont le souvenir l'avait fait vivre, ne l'avait pas anéanti.

Il la revoyait toujours, la femme aimée, étendue inanimée sur le sol, les lèvres encore entr'ouvertes et presque frissonnantes des paroles qu'elle avait criées dans l'élan de son amour retrouvé avec la raison rendue.

Son cœur, que tant d'infortunes avaient frappé, avait résisté à cet assaut furieux de l'adversité, et il se retrempait dans la satisfaction de l'œuvre de justice accomplie, dans la quiétude paisible et réconfortante.

Certes, le souvenir d'Edmée y était toujours vivant.

Mais à côté du souvenir d'Edmée se fixait la pensée de l'enfant retrouvée, et si Hernandès songeait au passé pour pleurer la fiancée morte, il souriait à l'avenir qui lui montrait sa fille heureuse et aimée.

Pendant cette longue année qui venait de s'écouler, ses amis de France ne l'avaient point abandonné: de Georges et de Solange, il recevait des lettres qui le réconfortaient.

Colibri lui avait souvent écrit aussi pour lui dire son ardente tendresse et sa reconnaissance, pour lui dire quelle place son nom occupait en son cœur à côté de celui de sa mère et de son fiancé.

Un jour, dans une lettre à Solange, Hernandès avait dit:

"Vous qui avez tant souffert et pleuré avec moi, auprès de qui j'ai toujours trouvé la force et l'espérance, remplacez auprès de mon enfant la mère qui n'est plus."

Et Solange lui avait répondu:

"Colibri sera ma fille."

Cette lettre de Solange, Hernandès venait de la relire avec une émotion douce.

Il était seul, dans le salon de l'hôtel de M. Chédoine, aux Champs-Elysées.

Les premiers jours du printemps étaient ravissants de clarté; au jardin, les jeunes feuilles étaient d'un vert tendre; la brise était douce et dans l'air on flottait l'odeur légère des lilas, on entendait comme des frémissements courir.

L'avenue des Champs-Elysées était en fête. Tout le monde enchanté qui vit au gré de sa fantaisie était de retour des stations d'hiver, des séjours tièdes des Pyrénées, des villes radieuses qui rient à la Méditerranée bleue; le moment n'était pas encore venu d'aller vers l'Océan, dans la montagne, à l'ombre des forêts: aussi le Bois était, tous les jours, dans cette résurrection des choses sous le soleil, véritablement rayonnant de la splendeur des équipages et de la gaieté des premières toilettes claires.

De la fenêtre du salon, Hernandès regardait.

C'était l'heure de la promenade.

L'Arc-de-Triomphe se détachait dans la brume légère dont le soleil faisait une poudre d'or.

Hernandès entendait le bruit sourd du roulement continu des voitures.

Son existence s'écoulait entre l'hôtel de M. Chédoine et la maison de la rue des Feuillantines.

Il avait jusqu'alors vécu avec une inquiétude cruelle toujours, et le feu de la vengeance brûlait son cœur qui n'avait pas de repos; mais les artisans de son malheur n'étaient plus, il lui semblait que sa respiration était plus légère, et que son âme était dégagée du poids qui l'obsédait.

Si le souvenir d'Edmée vivait en lui, comme l'ineffaçable image de son unique amour, il voyait, auprès de la figure tendre de la fiancée fidèle, se pencher un visage aussi doux, mais plus grave;—c'était celui de Solange.

Aux premiers regards qu'ils avaient échangés, quand André Chédoine l'avait mené chez son père, sa sympathie émue était allée à elle, irrésistible et puissante: depuis, comme il le lui avait écrit, c'était auprès d'elle qu'il avait trouvé toujours la solitude attendrie qui mettait un peu d'apaisement sur lui, auprès d'elle qu'il avait trouvé, aux heures affreuses de doute et d'incertitude, le réconfort et la parole d'espérance!

Elle avait bien souffert, elle aussi, et avec quelle énergie sereine elle avait supporté le poids des douleurs!

C'était une noble femme, au cœur ouvert pour tous les nobles sentiments.

Et, en songeant à elle, en songeant à tout ce qu'il y avait de bonté et de charme en elle, Hernandès se disait qu'après Edmée, il n'aurait pu rêver pour sa fille une mère plus aimante et plus digne d'être aimée.

Hernandès en était là de ses rêveries, quand M. Chédoine entra.

Le vieillard, depuis la mort de M. de Givres, était complètement heureux: sa fille n'était elle pas délivrée de l'horrible union qui avait duré vingt ans?

Il vint vers Hernandès avec un élan affectueux.

—Vous nous restez ce soir? demanda-t-il.

C'était la joie de M. Chédoine d'avoir à sa table l'ami de son fils, le confident de Solange, et, en lui-même, souvent, quand son regard allait de sa fille à Hernandès, il ne pouvait s'empêcher de penser que l'un et l'autre étaient bien faits pour marcher ensemble dans la vie.

Hernandès accepta avec empressement l'invitation du père d'André.

Dans la matinée, il s'était rendu chez Mme de Someville, et il avait assisté à la félicité radieuse des deux fiancés.

Colibri et Georges ne dissimulaient pas leur ravissement: il éclatait dans leurs yeux, dans leur sourire, dans leurs paroles.

Pourtant, la jeune fille, en présence d'Hernandès, paraissait toujours émue; sa poitrine se gonflait, et son regard prenait une telle expression qu'on eût dit, qu'elle faisait un effort pour ne pas laisser monter à ses lèvres des mots qui lui venaient du cœur.

Hernandès, lui aussi, aurait voulu laisser déborder son affection.... Oh! comme il aurait serré son enfant dans ses bras, cette enfant dont la beauté était si grande, dont la pureté était infinie, et qu'il regardait avec une tendresse où se mêlait la fierté!.... Devrait-il donc toujours cacher le secret de la naissance de Colibri? n'aurait-il donc jamais la consolation suprême, après tant de douleurs, d'entendre la jeune fille lui crier ce nom de "Père!" qui lui emplissait l'âme d'un bonheur immense?

Quand il se posait cette question, Hernandès, malgré lui, réunissait le nom de Solange à celui de Colibri, et il faisait des projets d'avenir.

L'avenir?.... Pouvait-il y compter?.... Tant de déceptions cruelles étaient venues toujours souffler sur ses rêves comme un vent de malheur!....

Mais, en dépit de tout, son esprit était repris par la même idée,—vague d'abord, involontaire, ayant surgi presque par surprise, et maintenant accueillie avec une joie contenue.

Pour tout le monde, Paul Aubert était mort; le secret de son existence était dans la conscience de trois personnes qui ne le livreraient pas: Solange, André Chédoine et Hubert.

Quant à Gaspalou, retourné dans les bois de Pierre Bénite, il avait repris son existence de sauvage;—et, d'ailleurs, s'il parlait, s'il disait qu'il avait revu Paul Aubert, qui le croirait?

Hernandès seul était vivant.

Campagnol n'était plus là, et sa mort enlevait toute valeur à la lettre dénonciatrice qu'il avait écrite.

Martial Hubert, chargé de donner suite à la dénonciation, avait, par un rapport définitif, fermé l'instruction nouvelle.

"Paul Aubert est bien mort, avait écrit Hubert au chef de la Police de Sûreté; il est mort de désespoir et de honte, victime d'une machination infâme qu'avaient monté contre lui Fernande Aubert, la seconde femme de son père et l'amant de celle-ci, Campagnol.

"Ces deux complices avaient voulu anéantir Paul Aubert pour rester les maîtres de la maison de la victime, voler à son aise son héritage et venir à Paris mener la vie joyeuse qu'ils y ont eue pendant vingt années sous leurs noms d'emprunt.

"Paul Aubert était-il réellement l'assassin? Son évasion semblerait le faire croire. Mais qui pourrait affirmer qu'il n'a point fui devant une accusation qu'il se sentait, même innocent, dans l'impuissance de repousser?

"En somme, le crime a toujours eu des côtés mystérieux,—et, après mon enquête, j'en suis à me demander si ceux qui devaient désirer le plus la mort de Jean-François Aubert n'étaient point Fernande, sa femme, et Campagnol.

"En ce qui concerne M. de Hernandès, tous les renseignements le représentent comme un honorable citoyen de l'Amérique du Nord, négociant très riche, ami intelligent et zélé de la France; il est associé, d'ailleurs, à un Français dont le nom est très respecté dans le monde du commerce et de l'industrie à Paris, M. André Chédoine.

"M. de Hernandès avait connu Aubert en Amérique; il s'était intéressé à lui; il avait acquis la certitude de son innocence, et sa pitié pour un tel malheur s'était changée en amitié.

"A la mort du malheureux, il vint en France pour exécuter des volontés dernières dont le mourant l'avait chargé.

"Par un misérable, nommé Darthez, qui était au service de M. de Hernandès, Campagnol et sa maîtresse furent prévenus que l'Américain avait l'intention de poursuivre la justification et la réhabilitation de son ami.

"C'était la recherche ouverte des vrais coupables.

"Ils tremblèrent et jurèrent sa perte.

"C'est l'explication de la lettre dénonciatrice écrite par Campagnol: à bout de ressources, il espérait deux choses: d'abord, réduire M. de Hernandès à l'impuissance pour un certain temps; ensuite, pendant que celui-ci aurait été en prison, s'introduire à l'aide de Darthez chez M. de Hernandès et le voler.

"Darthez, le serviteur infidèle de M. de Hernandès, était un gredin de la pire espèce, et j'ai appris que, réfugié en Angleterre, il avait été condamné à mort et pendu pour assassinat.

"J'ai lieu de croire que c'est lui qui a tué Campagnol: il est probable qu'après l'arrestation de son maître, après l'envoi de la lettre dénonciatrice, il avait voulu se débarrasser d'un complice gênant et être seul à commettre le vol.

"Le suicide de Fernande s'explique: ayant appris la mort de son amant, craignant d'être reconnue par M. de Hernandès comme l'un des auteurs du crime de Pierre-Bénite, elle aurait, dans une heure d'affolement, résolu de mourir.

"Quoi qu'il en soit de la mort de ces misérables, dont les criminelles manœuvres ont échoué, l'enquête que je viens d'achever me permet, je vous le répète, d'affirmer que Paul Aubert est mort et que M. de Hernandès jouit à San Francisco, où il habite, de l'estime de toute la colonie française."

Ce rapport mettait fin à l'instruction: le dernier mot était dit sur le crime de Pierre-Bénite.

Donc, Hernandès était tranquille et c'est avec toute sa raison, tout son calme, qu'il pensait au projet qui dans son idée se précisait de plus en plus.

Il ne pouvait pas dire à Colibri: "Je suis Paul Aubert: ta mère fut ma fiancée, je suis ton père!"

Puisqu'il était sacrifié pour que le nom d'Edmée ne fût point éclaboussé de l'infamie, il devait se sacrifier encore pour que sur sa fille ne rejaillît point la flétrissure dont avait été marqué celui qui, vingt ans auparavant, avait été condamné pour parricide.

Il devait rester Hernandès, mais cependant il voulait être le père de son enfant.

C'est à cela qu'il songeait.

Et, ce jour-là, quand M. Chédoine l'avait prié de rester à dîner chez lui, il avait pris la résolution de parler à Solange.

Comme toujours, la conversation s'était portée sur Colibri, sur Georges, sur leur prochaine union.

Après le dîner, Solange vint vers Hernandès, qui s'était assis près d'une table, au fond du salon, dans un coin où la lumière de la lampe arrivait à peine, et elle lui dit:

—Pourquoi ne semblez-vous pas aussi heureux que vous devriez l'être?

Hernandès la regarda longuement, et, d'une voix émue, il répondit:

—Solange, à l'heure la plus tragique de ma vie, qui n'a été qu'un long drame, vous avez été pour moi une sœur; aujourd'hui, je viens vous dire: "Voulez-vous être ma compagne? voulez-vous porter avec moi ce nom qui n'est pas celui de ma naissance, mais qui est celui que je me suis fait à force d'énergie et qui est, vous le savez bien, celui d'un honnête homme!"

Solange tressaillit; l'émotion la fit pâlir.

—Le souvenir du passé vit en moi, continua Hernandès, rien ne l'effacera; mais je veux être le père de mon enfant, et je vous demande d'être sa mère. Pour elle, vous serez autant que moi. Je ne peux pas lui dire que son sang est le mien, je ne peux pas lui crier: "Je t'ai donné la vie!"; mais si vous voulez, Solange, devenir ma femme, Colibri sera notre enfant d'adoption. Et j'éprouverai enfin le bonheur de pouvoir l'embrasser comme un père!

Solange ne répondait rien, mais elle pleurait, et, à travers ses larmes, brillait comme une lueur de joie.

Enfin, elle tendit sa main à Hernandès et lui dit d'une voix vibrante de sincérité:

—Je vous suis dévouée de toute mon âme!

Quand Hernandès fit part à M. Chédoine de l'entretien qu'il avait eu avec sa fille, le vieillard ressentit la plus vive émotion.

Cette union de Solange avec l'ami d'André, ne l'avait-il pas, en effet, rêvée?

Depuis la mort de M. de Givres, il pensait que sa fille était enfin en droit de compter sur sa part de bonheur, et il ne voyait pas un homme, dans le monde où il vivait, qui fût plus digne qu'Hernandès de mériter l'amour de Solange.

Il lui ouvrit donc les bras et l'embrassa avec effusion.

Le mariage d'Hernandès et de Solange fut célébré dans l'intimité la plus absolue.

On se souvient que Colibri, à sa naissance, quand la troupe des Berlanger eut recueilli Edmée de Givres sur la grand'route, avait été inscrite à la mairie de Pont d'Ain comme étant née de père et de mère inconnus.

Hernandès obtint sans peine de Mme de Someville le droit de reconnaître l'enfant d'Edmée, de lui donner son nom.

Mme de Someville, par ce que lui avait dit Hernandès avec cette conviction chaude qui était en lui, était maintenant persuadée que Paul Aubert était innocent, qu'il avait été injustement condamné, et, en elle-même, elle ne pouvait s'empêcher de plaindre ce malheureux mort loin de sa patrie, sans avoir revu celle qu'il aimait plus que tout.

—Je vous ai appris que Paul Aubert m'avait fait l'exécuteur de ses dernières volontés, avait dit Hernandès à Mme de Someville. C'est pour cela que j'étais venu en France. Je voulais retrouver la fiancée de mon ami, retrouver sa fille. Aujourd'hui, hélas! la fiancée est allée rejoindre dans la tombe celui qui n'avait jamais cessé de lui être fidèle. Mais il reste l'enfant de Paul Aubert et d'Edmée de Givres, et cette enfant, il faut qu'elle ait un nom: mon devoir est de lui donner le mien, en même temps que je lui remettrai l'héritage de son père.

Colibri était donc devenue Mlle de Hernandès, et à son nom d'Eve, qu'on lui avait donné autrefois, à l'heure de sa naissance, on avait ajouté celui d'Edmée,—le nom de sa mère.

Les Berlanger assistaient au mariage d'Hernandès et de Solange.

Ces braves gens étaient un peu alarmés, à vrai dire: il leur semblait qu'on enlevait doublement leur enfant, puisqu'elle allait quitter pour épouser Georges et qu'ensuite elle avait maintenant en Hernandès et en Solange une nouvelle famille.

Mais ils furent rassurés par l'empressement de tous à leur promettre que rien pour eux ne changerait et qu'on n'oublierait jamais ce qu'ils avaient fait pour l'enfant de Paul Aubert et d'Edmée de Givres.

Le mariage de Colibri et de Georges de Someville avait été fixé au printemps.

Exprimer le bonheur des deux fiancés serait impossible: on ne trouve nuls mots pour dire la joie qui débordait de deux cœurs qui vont s'unir.

On était à la veille du mariage.

Ce jour là, Hernandès, dans l'hôtel de M. Chédoine, où il habitait avec Solange, s'était retiré dans le cabinet de travail du vieillard.

Il songeait au passé; il revivait cette longue période de vingt années si douloureuse. Il pensait à tous les projets qu'il avait faits, à toutes les espérances dont il avait été bercé. Quelques-unes, et non des moins chères, s'étaient brisées, et de cette brisure son cœur gardait une douleur qui se ravivait parfois comme une blessure s'ouvre. Mais le mariage des deux enfants, de Colibri qu'il adorait et de Georges qu'il aimait comme un fils, lui apparaissait comme le couronnement heureux de l'œuvre accomplie.

M. Chédoine entra.

Il paraissait préoccupé, inquiet; ses yeux portaient la trace des larmes récentes.

Hernandès lui prit les deux mains:

—Pourquoi cette tristesse? pourquoi ce chagrin?

Ces paroles émurent encore davantage le vieillard.

—Je sais bien, mon ami, que c'est puéril, que c'est enfantin: mais que voulez-vous? c'est plus fort que moi, et je ne puis me faire à l'idée de me séparer de ma fille.

—Vous savez bien que Solange et moi nous reviendrons!

—Je sais cela; mais je suis si habitué à voir ma fille toujours, qu'une séparation aussi longue m'est bien cruelle!

—Mais André va arriver et il restera avec vous jusqu'à notre retour!

—Heureusement! car si je devais demeurer seul, ma vieillesse ne résisterait pas à l'épreuve et vous ne reviendriez que pour vous agenouiller sur ma tombe.

—Mon ami, mon père! soyez fort! s'écria Hernandès. Je suis obligé de retourner à San Francisco. Solange m'y accompagne, et je l'en remercie. Il y a là-bas des intérêts matériels qui dépendent de moi.

M. Chédoine poussa un soupir de résignation.

—Et vous comptez partir tout de suite après le mariage des deux enfants? demanda-t-il.

—Oui, dit Hernandès; ils ont assez attendu, ils ont espéré pendant assez longtemps pour avoir la joie d'être seuls enfin l'un à l'autre.

—Et André, quand arrivera-t-il?

—André sera auprès de vous le mois prochain.... Ah! si vous saviez combien il a soutenu une lutte ardente, il a, lui, là-bas, mené une rude campagne, et son activité a été merveilleuse.... Vous vous rappelez la dépêche alarmante que nous avons reçue l'an dernier: notre situation attaquée, notre maison menacée de ruine; un industriel du pays, et l'un des plus riches en même temps que l'un des moins scrupuleux, avait juré notre perte.

"Il faut en finir" avais-je dit à André en lui serrant la main, à l'heure de son départ. Eh bien! André a été d'une habileté consommée, il a pris l'offensive contre l'adversaire, il a contre ce forban dont il avait démasqué les projets, suscité l'indignation générale.... Et, aujourd'hui, il a fait revenir vers nous toutes les sympathies, et le crédit de notre maison s'est augmenté, son prestige a rayonné plus brillant et plus étendu.

—Brave enfant! dit M. Chédoine, et l'éloge de son fils rendait la joie.

—Dans sa dernière lettre, après m'avoir donné tous les renseignements qui me permettent de juger les progrès accomplis, il me dit: "Je vous réserve la surprise du chiffre énorme que révélera l'inventaire".... Quant à notre ennemi, ce Tom Schepper de malheur, nous en sommes, Dieu merci! débarrassés.... Alcoolique au dernier degré, il a succombé dans une crise de folie furieuse.

Hernandès ne disait pas tout: dans sa lettre, André lui parlait encore d'autre chose.

—Il savait—Hernandès ne lui ayant rien caché—que son ami rêvait de faire de Solange la compagne de sa vie et, de toute son âme, il avait applaudi à ce projet qui l'unissait davantage à Hernandès, qui en ferait son frère.

Mais Hernandès et Solange venant à San Francisco, la présence de Francine n'y était plus possible.

Et voici ce qu'André lui écrivait à ce propos:

"Mon ami, vos pensées sont les miennes, et je ressens ici tout ce que vous ressentez là-bas. La paix est entrée dans votre âme; c'est le commencement du bonheur. Vous allez revenir ici, et moi, je vais reprendre le chemin de la France.... Ah! si vous saviez combien Paris me charme, combien il me charme, combien il me manque...... Francine reviendra avec moi; elle a, elle aussi, la nostalgie de la grande ville...... Nos relations sont devenues des rapports d'affection et de camaraderie dévouée; son intelligence éveillée nous a rendu des services; je lui dois, moi, de l'amitié, nous lui devons, tous deux, de la reconnaissance.. Elle a fait un rêve: vivre en petite bourgeoise dans une maison tranquille de Passy ou d'Auteuil; c'est là qu'elle s'installera, sans nulle frayeur de Darthez qui, comme vous le savez, a fini ainsi qu'il le méritait, pendu au gibet d'une prison de Londres.... Le rêve de Francine n'a rien d'exagéré: je lui ai promis de le réaliser, et je tiendrai parole."

Voilà ce qu'écrivait André Chédoine.

Son père se consolait à la pensée de le revoir bientôt.

Et, avec un sourire un peu triste, il disait à Hernandès:

—Quel charmeur vous êtes!.... Vous avez dans le cœur de mes enfants une aussi grande place que moi.... Mais de quoi me plaindrai-je? vous avez fait d'André un homme d'honneur et vous avez donné le bonheur à Solange.

A cause du deuil qui finissait à peine, l'union de Colibri et de Georges fut aussi simple que celle, si réservée, de Solange et d'Hernandès.

On ne se serait pas douté que c'était là le mariage d'une jeune fille qui avait été une étoile dans le ciel lumineux des théâtres de Paris.

Un journaliste mondain en eut connaissance, et le lendemain seulement l'annonça en quelques lignes qui passèrent inaperçues.

Paris oublie vite ses idoles!

Georges ne contenait plus la joie violente qui lui soulevait la poitrine; Colibri était radieuse, rayonnante.

Solange et Mme de Someville laissaient couler les larmes silencieuses que le bonheur faisait monter dans leurs yeux.

Quant à Hernandès, il était transfiguré.

Le contentement suprême, la réalisation de tous les espoirs, la conquête enfin de son idéal, donnaient à sa physionomie un resplendissement qui ressemblait à de l'extase.

Tous les Berlanger étaient là.

Le père voyait, dans le passé, cette route de Bourg à Pont-d'Ain où il avait recueilli Edmée étendue, mourante, devant les pieds des chevaux; il revoyait cette petite enfant, les yeux presque fermés encore et qu'il avait tenue dans ses bras pour la présenter, en cette grange qui servait de théâtre, aux spectateurs qui applaudissaient.

Il se sentait transporté d'enthousiasme et, comme alors, il aurait volontiers trouvé dans ses souvenirs des phrases sonores pour saluer l'avenir de la jeune femme.

Mme Berlanger était confuse, avec un vague serrement de cœur: l'enfant dont elle avait si souvent caressé les cheveux, caché la tête effrayée dans son sein, lui échappait.

Juliette et Auguste étaient heureux du bonheur de la "petite sœur".

A côté d'eux, Martial Hubert avait assisté au mariage.

La pensée d'Emmeline ne quittait pas ce malheureux: son âme restait désolée, il voulait quitter la France, tout abandonner, ne plus vivre où tout lui rappelait le souvenir de sa fille si tragiquement morte, et Hernandès, qui l'avait compris, devait l'emmener avec lui.

Quand la cérémonie du mariage fut terminée, un repas de famille réunit tous ceux qui y avaient assisté.

Hernandès concentrait son attention sur Colibri, et, avec une effusion paternelle, il la prit tout à coup dans ses bras, et, d'une voix où vibrait un inexprimable sentiment d'amour, il dit:

—Ma fille! ma chère enfant!

Colibri, très émue, resta silencieuse d'abord.

La tête sur la poitrine d'Hernandès, elle élevait les yeux vers lui, ses beaux yeux pleins d'une douceur infinie.

Puis, très pâle, elle se releva, jeta ses bras autour du cou d'Hernandès, et, vibrante, s'écria:

—Mon père!

Hernandès crut que son cœur allait éclater.

Pour l'entendre, ce cri qui venait de jaillir des lèvres de Colibri, que n'avait-il souffert? C'est pour retrouver son enfant, c'est pour l'aimer, c'est pour être aimé d'elle qu'il avait supporté toutes les douleurs. Il n'avait jamais perdu l'espérance de la revoir, et c'est pour cela qu'il était resté fort en dépit de tout.

Et, maintenant, il la tenait dans ses bras, l'enfant adorée, et elle venait de l'appeler de ce nom qui, au bout de son martyre, l'effaçait tout entier.

—Mon père!

Hernandès, en une rapide vision, crut voir revivre Edmée, et un triste sourire effleura ses lèvres....

Hélas! il n'avait pas même été donné à la pauvre morte, dans l'instant où la raison lui était revenue, au moment d'expirer, la joie de reconnaître son enfant et de l'embrasser, comme elle avait reconnu et embrassé son amant!....

....On s'était mis à table, et le repas, tout d'abord, fut égayé par la joie qui était dans le cœur de tous, qui était sous les larmes de ceux qui avaient pleuré.

Puis, une certaine contrainte amena le silence.

L'heure de la séparation allait sonner. Déjà partir! Pourquoi se quitter? Est-ce que tous ne devaient pas rester réunis, se serrer dans l'intimité, sentir battre leurs cœurs, goûter ensemble le même bonheur?

Mais Hernandès devait partir; il avait dit qu'il le fallait, et chacun s'inclinait.

Il regardait tour à tour Georges et Colibri, mais toujours son regard s'arrêtait plus longtemps sur Colibri.

Il l'enveloppait d'une tendresse ardente.

Elle lui souriait, mais son sourire était empreint de mélancolie, comme pour lui dire: "Pourquoi pars-tu?"

On avait loué pour les deux jeunes gens, aux environs de Paris, une villa ravissante, pleine d'arbres et de fruits.

Mme de Someville les y accompagnerait.

Hernandès avait forcé les Berlanger d'accepter la vie aisée qu'il avait voulu leur faire: ils habiteraient non loin des jeunes époux une maison d'où ils pourraient voir les fenêtres de leur villa.

Le repas était terminé.

Hernandès pensa qu'il valait mieux rompre brusquement avec les émotions; d'ailleurs, il devait, avant de quitter Paris, se rendre chez M. Chédoine pour lui faire ses adieux.

Quand l'heure fixée pour le départ sonna, une voiture était à la porte, qui attendait.

Hernandès se leva et prit Georges à part.

—Ecoutez, mon ami, dit-il.... Il faut que vous fassiez ce que je vais vous demander.... Dans quelques jours, ma fille et vous, vous vous rendrez à Pierre-Bénite et vous irez sur la tombe d'Edmée de Givres: vous vous agenouillerez sur cette tombe, et tous deux vous y déposerez une fleur.... au nom de Paul Aubert.

—Je vous promets de ne pas manquer à cette mission, répondit Georges.

—Merci.

Hernandès, alors, vint, les bras tendus, vers Colibri.

—Ma fille, ma chère enfant! s'écria-t-il, sois heureuse!.... Georges, je vous la livre.... Je vous la confie à tous!

Et, après s'être arrêté un instant comme pour étouffer un sanglot:

—Je te bénis, ma fille adorée, reprit-il, pour le bonheur que tu me donnes!

Colibri n'essayait pas de retenir ses larmes.

A son tour, Solange s'approcha d'elle et la pressa dans ses bras.

Colibri, abandonnant sa tête sur son épaule, lui dit tout bas:

—Qu'il soit heureux par vous!

—Plaise le ciel qu'aucun nuage ne monte à votre horizon! continua Hernandès. Vous êtes la jeunesse, vous êtes l'honneur, vous êtes l'amour. Quand nous reviendrons.... bientôt.... nous voulons vous retrouver heureux comme aujourd'hui, et votre bonheur sera le nôtre!

Il fallait partir.

—A bientôt! dit-il d'une voix étranglée.

—A bientôt! dit Solange.

—Bonheur! bonheur! cria encore Hernandès en montant avec Solange dans la voiture, où les suivit Martial Hubert, qui ferma la portière.

La voiture partit.

Ce départ, pourtant attendu, leur parut si brusque, à tous, qu'ils restèrent comme anéantis.

Mais, doucement, Georges vint prendre le bras de Colibri.

Il la regarda de ses yeux tout pleins de tendresse et d'amour, et elle s'abandonna à lui.

Mme de Someville songeait, et sa songerie était heureuse, car un sourire flottait sur ses lèvres entr'ouvertes.

Les Berlanger n'osaient pas s'en aller.

Enfin, Mme Berlanger, d'une voix tremblante, que la montée des larmes allait briser, s'écria:

—Ma chérie, ma petite adorée, laisse-moi t'appeler une dernière fois encore de ces noms que j'aimais tant à te donner...... Ma chère petite, pense à nous.... Tu ne nous oublieras point, n'est-ce pas? quand même tu n'es plus à nous!.... Te voilà comme une princesse!.... Oh! tu le mérites bien!.... Tu vas habiter un château, et tu ne l'appelles déjà plus....

—Chut! dit la jeune fille en la regardant et en regardant Georges, pour tous je serai Mme de Someville, mais pour vous, mes aimés, pour vous qui avez protégé mon enfance, qui m'avez élevée et conseillée, je suis encore et je resterai toujours Colibri!....

FIN.

Gustave est amoureux fou de la petite Célestine.

—Tenez, mademoiselle, lui dit-il en tendant ses doigts où brille un diamant superbe, je vous offre ma main....

—Vous êtes gentil, murmure Célestine en retirant la bague. Pour aujourd'hui, je me contenterai de ce qu'il y a dessus!

FEUILLETON.

MARCELLE.

CORRESPONDANCE DE JEUNE FILLE.

Par Charles de Berkeley.

Marcelle à sœur Louise, au couvent des dames du Saint-Sacrement.

Ma bonne Louise,

Pourquoi rester si longtemps sans m'écrire?—Es tu malade?.... J'espère bien que non,—et que je ne dois accuser que ta paresse.—mais il y a des circonstances où la paresse est un crime,—et si tu savais combien tu me manques,—comme, privée de nos causeries, de nos joies d'enfant, je me sens dépaysée et isolée au milieu même de ma famille! Je suis libre,—sans sujétion d'aucune sorte,—plus de travail ni d'étude,—et pourtant il m'arrive souvent de regretter ma vie de couvent, nos récréations et nos folies.—Je n'ai à me plaindre de rien,—j'aime tous ceux qui m'entourent, tous sont affectueux pour moi,—ce sont les êtres qui me touchent de plus près au monde,—et cependant je ne puis pas dire que je sois heureuse. Cette vie si réglée, si uniforme, me semble monotone, et par instant me pèse au delà de toute idée. Au couvent c'était aussi régulier, aussi uniforme, et je ne m'ennuyais pas. Mais on causait,—on riait,—nous disions cent sottises, et c'était une distraction. Ici, tout est sérieux,—solennel.—Papa est la bonté même, mais formaliste, grave, presque sévère, et tout entier à des idées que je ne crois pas celles de notre temps.—Maman, bonne, affectueuse à l'occasion, s'occupe avant tout de diriger la maison,—et cela fait, une fois les ordres donnés, le reste de son temps se passe exclusivement à rendre des visites, à causer littérature sacrée, et à faire des tapisseries.—George a onze ans et est en pension toute la journée.—Personne avec qui causer, avec qui vivre.—Comprends-tu? La vie de province est si calme, si constamment semblable à elle-même;—pas un incident,—un balancier de pendule règle tout, et il semble que sa course soit le seul bruit qu'on entende.

Depuis trois semaines que je ne t'ai écrit, il ne s'est absolument rien passé qui vaille de t'être raconté. Papa a eu ses douleurs, maman a fini son vingtième coussin (celui ci est pour Mgr d'Avranches). Ma tante La Tremblaye est venue passer quatre jours,—seule,—mon oncle ayant sa goutte.—Maman et elle se sont querellées tout le temps à propos du père Passot, dominicain,—qui était venu ici avant d'aller à Evreux.—Voilà, rien d'autre,—si, l'hôtel à côté du nôtre vient d'être loué. Il y avait dix ans qu'il était vide,—personne ne voulait l'habiter depuis le suicide du dernier propriétaire.—François assure qu'on entend le soir des bruits singuliers, et tout le monde le dit à ***. Malheureusement cela ne donnera pas beaucoup de gaîté à la rue. Le futur locataire est un vieux garçon qui vit seul, retiré.—On dit qu'il arrive de Paris. Cependant, ma tante La Tremblaye prétend l'avoir vu quand il visitait la maison. Et lorsque papa, à table, a dit que Paris nous envoyait une de ses épaves, elle a fait un "par exemple"—et commencé un "en attendant", qui m'ont fait lever les yeux.—J'ai vu qu'elle faisait des signes à maman, et papa l'a arrêtée en disant: "Baronne, vous êtes toujours la même." Je n'ai rien su de plus.

Au revoir, ma bonne Louise, tu vois de quelle pauvreté est cette lettre. Viens à mon aide, écris-moi bien vite, et surtout parle-moi longuement de toi.

MARCELLE DE BAVRE.

P. S.—Quelle folle je suis de n'avoir pas commencé par où j'aurais dû commencer. Offre mes humbles respects à notre chère mère supérieure, et dis lui que je la remercie encore d'avoir bien voulu, quand je suis partie, me donner la permission de correspondre avec toi.

Le comte de Bârre à M. Durand aîné, marchand grainetier.

Mon cher Durand,

Envoyez-moi une provision d'avoine et de foin pour trois mois. La récolte en foin a été peu manquée, et ce qu'on en a est resté pour la ferme.

Vous êtes lié, je crois, avec Guérin, gérant de la maison à côté de chez moi. On dit qu'il vient de la louer.—Vous m'obligeriez de vous informer qui va venir habiter là.—On aime toujours à savoir qui l'on a pour voisin.

Lettre de Durand au comte de Bârre.

Monsieur le comte,

Bonne note est prise de votre commande, et j'espère que vous serez satisfait comme d'habitude.

Je n'ai pas répondu de suite à monsieur, parce que je voulais lui donner le renseignement qu'il demandait. J'ai reçu seulement ce matin la réponse de Guérin, et je ne puis mieux faire que de l'envoyer à monsieur le comte.

Recevez, monsieur le comte, etc., etc.

Lettre de Guérin à M. Durand aîné.

Mon cher Durand,

Je ne sais même pas le nom du locataire de l'hôtel. C'est Me Germain, notaire, qui a loué pour lui. Je n'ai vu le monsieur qu'une fois. Il a l'air d'un homme très riche. Il est jeune et arrive de Paris. Je sais qu'il a des chevaux. Il a beaucoup ri des bruits de revenans. C'est bien heureux, sans cela nous n'aurions jamais loué. Maître Germain pourrait vous donner tous les renseignements, moi je ne sais rien de plus.

Tout à votre service, je vous salue d'amitié.

Sœur Louise à Marcelle de Bârre.

(Vive Jésus et Marie!)

Ma bonne petite Marcelle,

Tu as raison de ne pas m'en vouloir.—La vérité est que j'ai été un peu,—je dirai même assez malade depuis un mois. Je crois que j'ai voulu faire un peu plus que mes forces, et Dieu m'a prouvé qu'il n'accepte pas de grands éclats de zèle intempestif. J'ai fait par un refroidissement.—Je ne suis levée que depuis deux jours, et je suis très faible.

Je t'aime toujours de tout mon cœur.—Dès que je pourrai, je t'écrirai longuement, mais aujourd'hui je n'ai pas la force.

Notre chère mère est sensible à tous tes sentiments. Elle s'est contentée de fendre, avec un coupe-papier, l'enveloppe de la lettre qu'elle m'a tendue, en disant: "La règle est sauve."—A bientôt, il faut que je m'arrête.

Me Germain, notaire, à M. Guérin.

Mon cher monsieur Guérin,

Veuillez faire faire tout de suite les petites réparations dont nous sommes convenus. Les papiers sont frais, on les accepte quoiqu'ils ne soient pas beaux. Une des boiseries du salon a besoin d'un raccord. La cour devra être nettoyée ainsi que le jardin. Ce qu'il y a de plus pressé, ce sont les travaux pour aménager les écuries en boxes. Voyez donc le menuisier. Dans dix jours juste, le locataire arrivera. Faites surtout aérer tous les jours la maison, il y a partout une odeur de moisi!

Marcelle de Bârre à sœur Louise.

Ma bonne Louise,

Je n'y tenais plus, maman m'a accordé tout de suite ce que je lui ai demandé. Nous partons demain pour le couvent, elle et moi—et je vais te voir, t'embrasser, entends-tu? Papa lui-même a approuvé, et quand il a su que c'était toi, il s'est écrié: "Un des beaux noms de nos anciens états, il faut y aller." Tu vois, humble sœur, que, pour une fois, noblesse t'aura servie.

La comtesse de Bârre au comte.

Mon cher Alfred,

Nous sommes arrivées avec une fatigue énorme et dans des flots de poussière. Si Victoire ne m'avait pas bien garni mon nécessaire,—je ne sais pas comment j'aurais fait pour supporter le voyage. Tout le couvent est venu nous recevoir, l'abbesse en tête. C'est une femme très bien et qui a vraiment du monde. Le couvent est agréable, tout a un air de propreté. Les jardins sont superbes, et par ces couchers de soleil de septembre, les arbres, fort vieux, ont des tons à peindre.

Vous me ferez bien plaisir de recevoir samedi l'abbé Fleury à dîner, comme d'habitude. Vous lui ferez les honneurs pour moi. Recommandez à Victoire de laisser la fenêtre de ma chambre ouverte tous les jours jusqu'au coucher du soleil (sauf les temps de pluie, bien entendu). J'ai commandé un chapeau de demi-saison à Dupont, avant de partir, et de grosses bottines chez Letellier. Faites passer chez eux,—que je trouve cela à mon retour. Je suis très bien ici et y passerai une huitaine sans ennui. Etes-vous content de George? qu'il ne néglige pas son histoire de France surtout. Jamais on n'a eu autant besoin de la savoir.

Au revoir, mon cher Alfred, je vous embrasse affectueusement.

DE LORMOY, COMTESSE DE BAVRE.

P. S.—La sœur Louise va mieux. Elle est vraiment touchante et intéressante. Arrangez-vous samedi pour avoir un gibier d'eau quelconque. Commandez-en d'avance chez Guitrou, qui s'en procurera; il sait ce que je prends d'ordinaire.

Le comte de Bârre à la comtesse.

Ma chère Sophie,

Je n'ai rien à vous dire. Je suis content de George. J'ai noté toutes vos commissions. On dirait que le temps va se mettre à la pluie, ma jambe me donne des inquiétudes. L'abbé Fleury est malade (une indigestion probablement) et ne sort pas;—il ne viendra donc pas samedi. La jument boite, ce qui m'ennuie fort, attendu que je n'aime pas à atteler l'alezan tous les jours. Notre voisin va bientôt arriver: il y a chez lui une armée d'ouvriers. J'ai passé la soirée hier chez les d'Aubray. Demain, je dîne chez le Président.

Roger à Maximilien.

Mon cher Max,

Votre lettre est un crève-cœur pour moi. Quoi! vous allez quitter Vienne pour deux mois, et je l'apprends au moment où je viens, moi, de quitter Paris. Quelle fatalité! Se voir si rarement et manquer une occasion, je ne dis pas de se voir, car nous nous verrons, mais de passer ses journées ensemble. C'est une malchance complète. Enfin, vous vous enterrerez ici avec moi, ou je retournerai dans ce Paris abhorré, si vous ne pouvez venir à la montagne.

Vous le savez, depuis longtemps, j'avais pris Paris en dégoût. Cette vie factice,—toute d'extérieur, dont les côtés brillants vous séduisent, vous étranger, m'était à charge. Quand je sortais de Paris, je m'écriais: il y a donc encore des forêts, des rivières, des bois, des prairies et des fleurs!—Quel bonheur que tout cela n'ait pas péri! Et je m'enivrais de grand air et d'espace comme un animal qui s'échappe. Lorsque dans mes excursions en province, je rencontrais de beaux visages de femmes, je pensais aux créatures étiolées, aux faces pâlies par la fatigue des veilles et que Paris étale—surtout aux toilettes absurdes, sous lesquelles se meut tout ce monde maladif, et je me promettais de rompre tôt ou tard avec la vie fausse où nous sommes tous arrivés. Le temps est enfin venu: j'ai quitté Paris.—Mon cher Max, je suis un amateur de lis, fleurs, de grand air sain et pur, et de beaux visages de femmes. Quand je n'en trouverai plus sur la terre, je passerai ma vie devant les toiles du Giorgione, du Véronèse ou du Titien.—Puisque je ne puis tout à fait être Seigneurie mon âme, le moins que je puisse faire pour elle, c'est de la mettre dans un milieu où elle ne souffre pas trop: c'est ce que je vais faire.

A un autre jour, cher Max, pour vous dire plus en détail où je suis,—ce que j'y fais,—ma lettre se fait longue et il est temps que je m'arrête.

Votre affectionné, etc.

La comtesse de Bârre à son mari.

Mon cher Alfred,

Nous restons ici jusqu'à jeudi matin. Nous arriverons ce jour-là à la maison à trois heures. Je vous serai obligé de faire dire à Annette de me préparer un bon consommé. Rien ne me remet mieux quand je suis fatiguée. Marcelle aurait voulu emmener la sœur Louise passer une quinzaine avec nous pour sa convalescence. J'ai pensé que vous ne vous y opposeriez pas; l'abbesse y consentait, mais le médecin refuse pour le moment. Nous verrons cela dans quelque temps si tout le monde est toujours dans les mêmes intentions. Le temps est toujours très beau, mais les soirées sont fraîches, ce qui nous oblige à rester dans notre chambre ou au salon avec la supérieure et ces dames, et c'est monotone. J'ai eu un commencement de rhume. Il y a dans le parc du couvent un étang qui donne d'excellent poisson. La cuisinière en fait des pâtés exquis. J'ai fait écrire sa recette par Marcelle. Si vous me donnez de vos nouvelles, vous n'avez que jusqu'à mercredi pour écrire.

Au revoir, mon cher Alfred, je vous embrasse affectueusement.

Le comte de Bârre à sa femme.

Ma chère Sophie,

Je n'ai aucune objection à faire au voyage de la sœur Louise. Rien à vous dire d'intéressant.

Votre chapeau est arrivé. L'abbé Fleury est venu hier soir. Il allait bien et est resté assez tard. Notre voisin est installé dans l'hôtel d'à côté.—Il sort tous les matins à cinq heures et demie avec sa voiture et fait un bruit affreux.—Voilà deux jours qu'il me réveille. A jeudi, ma chère Sophie.—Je vous embrasse.

Marcelle à sœur Louise.

Ma bonne Louise,

Nous sommes bien arrivées. Maman était un peu fatiguée, mais de fort bonne humeur. Tu as eu le talent très appréciable de faire tout à fait sa conquête, et dès que le médecin le voudra bien, tu seras reçue ici à bras ouverts. Papa lui-même me l'a dit. Comme ces dix jours ont passé! Que nous étions bien près de toi! Si je n'avais pas l'espérance de te voir arriver, je ne sais comment je ferais pour supporter ma solitude après de si bons jours. Il nous allons faire toutes des visites avec maman. Il y a cependant un élément nouveau dans notre existence. C'est un commencement de querelle avec notre voisin qui est fort bruyant. Il réveille le matin papa, dont la chambre est sur la rue. Mon père a fait parler à son cocher; qui naturellement a refusé de rien rapporter à son maître. Papa a envoyé un billet qui est resté sans réponse.—En attendant, la victoire coûte [illegible]. Tout le monde est furieux. O Montaigus! O Capulets! histoire éternellement neuve. Ma bonne Louise, prends donc vite des forces.—Mange de doubles morceaux.—Viens vite.—Si tu savais comme je m'ennuie!

Marcelle à la même.

Ma bonne Louise,

Il est entendu que nous serons à la gare pour te recevoir de demain en huit; mais, je t'écrirai d'ici là, et d'ailleurs, je compte aussi sur une lettre de toi.

Je t'ai parlé de l'irritation de papa à propos de notre nouveau voisin. L'incident prend une importance considérable et divise la maison en deux factions, celle de maman (Montaigu) et celle de papa (Capulet). On m'a refusé l'honneur de faire partie d'aucun camp; lorsque je dis que l'incident prend de l'importance, cela ne signifie pas que la chose s'aggrave: au contraire, tout est apaisé; mais la question est à l'ordre du jour, non à cause de ce monsieur en lui-même, mais à cause des opinions contraires de papa et de maman, qui semblent en faire une question d'amour-propre.

Papa a pris ce monsieur en antipathie,—maman en sympathie. Il n'est pas de défaut que papa ne lui prête, maman est toute disposée à en faire grand cas.—Voilà un sujet de discussion tout trouvé pour cet hiver.

Au revoir, bonne Louise.—écris,—parle surtout de toi;—moi, que te dirais-je de moi-même?

Mille embrassements affectueux.

Roger à Maximilien.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre aimable lettre et la promesse consolante qu'elle me donne que vous viendrez vous enterrer quelque temps avec moi. Je tâcherai de vous rendre le dévoûment léger,—et j'irai à mon tour me reciviliser un peu à Paris avec vous.

Ma nouvelle existence me satisfait entièrement. Je n'ai pas, je crois, à vous expliquer par le menu les raisons qui me l'ont fait embrasser. Vous connaissez de longue date mon dégoût pour la société de notre époque,—pour ses plaisirs vides, sa vie absurde. Je n'ai nulle prétention à la misanthrophie, cependant je dois m'avouer un sauvage, et j'ai mis à exécution des projets longtemps caressés. A Paris, je menais une vie d'études et d'isolement, confiné dans la société de mes chiens et de mes chevaux: j'étais à l'étroit